

Le 16 janvier : Quintay

Partie de Valparaíso vers le sud, pour voir un petit port, Quintay, dans un vieil autocar qui va bien avec le reste. Ce car est le seul lien qui relie ce port à la grande ville. On y arrive de Valparaíso et on en part pour Valparaíso.



Avec beaucoup d'innocence, je pensais au moins passer la journée sans avoir à monter et à descendre. Le car m'a déposée sur une hauteur et il m'a fallu descendre une centaine de marches pour arriver sur le port, une plage d'ailleurs plus qu'un port. Les barques étaient sur le sable, les gamins s'amusaient dans l'eau. Partout où je passe en bord de mer, c'est pour voir le drapeau rouge : danger. La mer est calme mais il doit y avoir de méchants courants. Je n'avais pas mon maillot de bain car je ne peux, et me baigner et garder mes affaires. Dommage, car là j'aurais vraiment pu laisser mes affaires sur la plage sans danger. J'ai fait bronzette puis un tour en ville après avoir remonté ma centaine de marches. Elles sont bien vite parcourues ces rues de sables, des maisons toujours du même style, en bois, en taule ondulée, en dur, toujours de bric et de broc. Beaucoup sont commencées et pas finies mais toutes ont leur numéro de rue. Sur la place principale, la municipalité fait des travaux, ça consiste à mouiller la terre et à la damer avec une machine. Après je pense qu'il faut attendre que ça sèche....je suis partie sans savoir.

Retour à Valparaíso, par ce même vieux car que le chauffeur et son aide bichonnent avec amour. Ils briquent tout ce qui peut l'être, ils sont attendrissants.

Le 17 janvier : Isla Negra, Cartagena



Nouveau viron, cette fois plus loin dans le sud, direction Isla Negra, voir la deuxième maison de Neruda, celle où il a écrit ses derniers livres avant de mourir à Santiago. Comme dans la première, les choses ont été gardées en l'état. Il collectionnait beaucoup, achetait beaucoup de plus ou moins belles choses. La maison est pleine de tout. C'est en général exposé par genre, la pièce des coquillages, etc...

Là aussi il s'est arrangé une maison de bord de mer, d'où l'on voit la mer de partout mais celle-ci contrairement à celle de Valparaíso est tout à fait en bord de mer.

C'est curieux, extérieurement la maison n'est pas belle, hétéroclite, elle fait vraiment rapiécée. Ce doit être une spécialité chilienne.

Ensuite j'ai repris le car pour aller encore plus au sud à Cartagena, ville balnéaire de pauvres m'avait on dit. C'est vrai que ce n'est pas 16ème, c'est vrai qu'il y a une très grande plage (drapeau rouge !) avec beaucoup de monde et de parasols. Je n'ai pas échappée aux 100 marches pour aller voir ce qui se passait loin de la plage, dans la ville. Mis à part que j'ai pu m'y acheter des pêches, j'en ai été pour mes frais. Rien de bien aguichant. J'ai redescendu mes marches, parce qu'ici, le car s'arrête en bas de la ville.



Demain je pars pour Santiago et commence à me demander s'il est possible que ce soit une ville plate. Le Chili, c'est vraiment la montagne qui tombe dans la mer et Santiago n'est pas en bord de mer, elle est fichue de se trouver sur la pente cette foutue ville. Je vais peut-être bien faire des cauchemards cette nuit.

En attendant, il faut que je le retrouve, mon lit et pour cela il faut grimper.

Le 18 janvier : Santiago

Arrivée sans encombre. Les chiliens sont vraiment trop gentils : alors que je regardais le plan du quartier, à la sortie du métro, une petite dame sûrement pleine de bonnes intentions, a voulu m'aider en faisant un bout de chemin avec moi. Misère, elle marchait à toute allure et quand j'ai mes 15kg de sac sur le dos, j'adopte le pas du légionnaire. Elle me parlait en espagnol et je n'arrivais pas à lui faire comprendre qu'entre son pas et le mien il y avait comme quelque chose qui n'allait pas. Elle était sûre de me conduire dans la bonne rue, elle n'accepta de reconnaître son erreur qu'après avoir sonné à plusieurs portes, puis à nouveau sûre d'elle, m'indiqua de la suivre, et toujours à la même vitesse grand V m'amena cette fois à la rue de mon auberge, mais à la hauteur du nr 192, alors que j'allais au 24, toute contente d'elle, elle me fit un grand sourire et m'indiqua la direction à prendre, des fois que j'ai envie d'aller voir au 224... Je l'ai regardé tourner le coin de la rue et j'ai profité de la première marche pour reprendre des forces en pensant aux 150 et quelques nr qu'il fallait que je me farcisse, alors que normalement, le chemin le plus court que je m'étais mis en tête, me faisait arriver pile sur le nr 224. Les Chiliens sont vraiment un peu trop gentils.



J'ai repris mes esprits et une bonne douche et suis partie en ville pour voir à quoi elle ressemblait. Bof. Rien d'extra, du monde, beaucoup de monde pressé, je ne sais pas pourquoi. Des rue sans charme. En passant place de la Constitution, j'ai vu un car style car de CRS bardé de grilles aux fenêtres. Il en est sorti 2 policiers, la main sur le pistolet, ils ont tourné au coin de la rue au pas de course et ont disparu. Je me suis sentie mal à l'aise. Des voitures comme celle là, aux couleurs de l'armée, j'en ai vu d'autres dans ce quartier. Après je n'en ai plus revu et ça valait mieux car j'avais envie de fuir. Combien sont-ils encore à regretter leur dictateur. Achetant un journal français dans une librairie française, j'en ai discuté avec le vendeur. C'est dommage, mon impression colle avec la réalité. Trop de militaires, de policiers sont encore en place. Il suffirait peut-être d'une étincelle pour que cela ne recommence. Dans un hall de terminal de bus, à la devanture de plusieurs grandes librairies est même affiché a la une d'un hebdo dans un kiosque à journaux, des livres, des portraits d'Hitler, des articles sur lui. Les mouvements neo nazis se multiplient, chez nous aussi, la différence c'est que les mémoires d'Hitler paraissent à la une de façon tout à fait normale. Cette sensation de malaise, je l'ai ressentie de plus en plus à mesure que je suis dans des villes plus importantes mais il paraît que c'est en allant vers le sud que cela devient de plus en plus criant et qu'en Patagonie, c'est pire. Il se pourrait que je remonte la Patagonie beaucoup plus vite que prévu. Non seulement je n'aime pas, mais je me sens si mal à l'aise que ça retire bien du plaisir à ce passage au Chili qui pourtant est un bien beau pays, même si les centres des grandes villes n'offrent que peu d'intérêt. Je n'aime pas Santiago. J'ai eu beau chercher, je n'ai pas trouvé de petits coins sympas. Pas envie de sortir l'appareil photo, d'ailleurs pour photographier quoi ?

J'oubliais de vous dire, c'est une ville 'à plat'. Il y a juste une colline où j'irai demain, du haut de laquelle, on peut voir toute la ville. On y va en taxi ou en ascenseur. Les ascenseurs, maintenant plus de problème, je sais les prendre.

On peut boire de très bon cafés mais il faut rester debout devant un comptoir qui circule dans le café, comptoir sans fin. C'est plutôt réservé aux hommes, bien que je n'ai pas encore été mise a la porte. Les serveuses sont en string, leurs jupes (si l'on peut parler de jupes, il s'agit plutôt de ceintures très larges), laissent voir toute leur anatomie. Sourire aux lèvres, elles attendent le client qui leur file aussi sec quelques pesos pour avoir la bise et ne pas boire leur café seul. Je détonne dans ce tableau, j'en ai trouvé un où l'on peut s'asseoir. Détonne, détonne pas, j'y vais, habillée en globe trotter, le routard à la main....un bon café, une chaise, c'est vraiment très rare dans cette ville où on trouve des galeries de fastfoods, de quoi vous couper l'appétit pour le temps de votre séjour. Heureusement, j'en pars dimanche matin.

Marie thé